

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
 France. Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
 Étranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Administration: 83, Champs-Élysées, Paris  
 Téléphone : Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction : 20, rue d'Enghien, Paris  
 Téléphone : Gut. 02.73 - 02.75 et 15.00  
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

## LES PRINCIPAUX ACTEURS DE LA RUPTURE GERMANO-AMÉRICAINE



C'est à dix heures et demie du matin, le 3 février, que le comte Bernstorff, (en haut, à gauche), ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, a reçu ses passeports. M. Gerard, (en haut, à droite), ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a été immédiatement rappelé. Au-dessous, M. Wilson et ses collaborateurs : De gauche à droite, en tournant autour de la table : MM. Wilson, W. Mac Adoo, secrétaire du Trésor; T. W. Gregory, attorney général; Daniels, secrétaire à la Marine; Houston, secrétaire à l'Agriculture; William B. Wilson, secrétaire au Travail; Redfield, secrétaire au Commerce; Lane, secrétaire à l'Intérieur; Burleson, directeur des Postes; Newton D. Baker, secrétaire à la Guerre, et Lansing, secrétaire d'Etat, ministre des Affaires étrangères.

Ayuntamiento de Madrid



## Goetterdammerung

Rien n'est plus fait pour fortifier notre confiance dans la victoire, — ou mieux notre espérance d'une victoire prochaine, — que la résolution extrême que vient de prendre l'Allemagne. Quand les journaux du soir l'ont annoncé, j'ai entendu un cocher s'écrier en dépliant son journal : « Eh bien ! ça, c'est le bouquet final ! » Ce cocher exprimait avec force l'instinct populaire qui voit quelquefois juste en politique. Pour moi, je me suis souvenu aussitôt de ce que disait un Alsacien qui connaît bien l'Allemagne, au lendemain de l'affaire de la *Lusitania* :

— Si l'empereur et son gouvernement, concluait-il, croient encore à la victoire, ils finiront, après quelques tergiversations, quelques pourparlers, par céder aux Etats-Unis. Ils apporteront, ou ils feindront d'apporter quelques adoucissements à la guerre sous-marine, jugeant inutile de se mettre un adversaire de plus sur les bras. S'ils se croient perdus, ils répondront brutalement, ils chercheront l'adversaire nouveau, plutôt que de le fuir. Avec son amour du théâtre, son besoin d'attitudes, son néronisme inconscient, Guillaume II, plutôt que d'accepter une demi-défaite, préférera finir dans une immense catastrophe, une sorte d'écroulement du monde germanique : *Goetterdammerung*, le Crépuscule des Dieux !

Ne semble-t-il pas que l'heure prédite par l'Alsacien soit venue ? Le grand conseil de guerre où fut décidé le blocus sous-marin de la France et de l'Angleterre et le torpillage sans avertissement des vaisseaux neutres, le discours solennel de Bethmann-Hollweg au Reichstag, le télégramme de l'empereur au chancelier, annonçant que des heures graves attendent le peuple allemand ; le ton de toute la presse, qui, plus que jamais, semble obéir au bâton d'un mystérieux chef d'orchestre, tout cela porte la marque de cette sombre imagination germanique à quoi nous devons, dans un autre plan, les plus belles pages de Schopenhauer, de Nietzsche et de Wagner.

Du haut en bas de leur littérature et de leur art, les images de désolation et de catastrophe abondent. Dans la Bible, leur livre préféré, c'est l'Apocalypse, et de toute l'œuvre de Franz Stuck, la plus populaire, là-bas, c'était cette allégorie de la guerre où l'on voyait un cavalier barbare, portant sur son épaule l'immense épée à deux mains, et foulant, des sabots de son cheval, un peuple de cadavres, véritable vision apocalyptique qu'on pouvait admirer dans tous les salons allemands où l'on se piquait d'art nouveau ; toute une littérature populaire était consacrée à décrire la guerre future : guerre aérienne, guerre sous-marine, villes incendiées, histoires de massacres et d'anéantissement dont il semble bien que beaucoup des officiers qui commandèrent l'armée d'invasion étaient obsédés.

Nous avons eu, nous aussi, des romans sur la guerre future, mais on les laissait aux collégiens, et l'on en souriait. Chez eux, on les prenait parfaitement au sérieux.

Tous ces professeurs, tous ces ingénieurs, tous ces intellectuels transformés en officiers de réserve sentent entrés en guerre avec l'idée bien arrêtée qu'ils étaient les instruments de Dieu ou de la fatalité historique, qu'ils étaient désignés pour imposer aux peuples dégénérés, féminisés de l'Occident, la juste domination du peuple mâle, du peuple noble, du peuple créateur. Ceux qui avaient lu Nietzsche — ils étaient plus rares qu'on ne le croit, car Nietzsche n'est pas un auteur populaire en Allemagne — se croyaient de la race des maîtres, et nous tenaient pour la race des esclaves. Les autres se contentaient du catéchisme pangermaniste, et c'était bien suffisant. Mais tous entretenaient dans leurs rêves l'incendie de Londres, le bombardement de Paris, la fin de tout un vieux monde d'où sortirait le monde nouveau, où chanterait le jeune Siegfried. Aujourd'hui, ils ont dû beaucoup en rabattre, de ces rêves, et ce n'est un secret pour personne dans les milieux intellectuels de Suisse et de Hollande, où l'on reste en relations avec l'Allemagne, que tout ce qui reste de cette ardente jeunesse impérialiste qui marchait à la mort avec un si magnifique enthousiasme, dans les boues de l'Yser, est tombé dans un sombre désespoir. L'Allemagne intellectuelle est au moins aussi déprimée que l'Allemagne ouvrière, et son mys-

ticisme a pris une forme nouvelle dont la résolution du gouvernement de tout braver est peut-être une manifestation. « Le monde n'a pas voulu de la domination du peuple élu, dit-elle, du peuple des maîtres. C'est une fois de plus la tourbe des esclaves innombrables qui triomphe de ceux qui sont faits pour vouloir et pour commander. Tant pis pour le monde qui n'a pas voulu se régénérer. Il succombera à la décadence universelle ; il perdra les vertus de la guerre ; sa fausse civilisation se dissoudra dans la corruption d'une sorte de Bas-Empire universel. Mais du moins le noble peuple germanique saura mourir avec grandeur. Que le monde s'écroule comme l'antique Walhalla, puisqu'il n'a pas voulu de la vérité germanique : l'heure du crépuscule est venue ; les dieux vont mourir. *Goetterdammerung*. »

Ces idées nous font sourire, parce que nous sommes d'un pays qui n'a jamais beaucoup goûté les sombres horreurs de l'Apocalypse, d'un pays où l'horreur littéraire paraît toujours un peu ridicule ; parce que malgré toutes nos erreurs, nous avons gardé la tête froide dans cette guerre. Mais là-bas, dans les hallucinations d'un hiver sans feu et sans pain, on les prend terriblement au sérieux. Après tant de rôles, l'empereur lui-même s'apprête à jouer celui de Wotan...

L. DUMONT-WILDEN.

## Ce que l'on dit

Au Métro. En seconde. Midi 36. Gare de l'Est. Des voyageurs — un flot — s'engouffrent par la portière. Parmi eux trois permissionnaires gelés et sans gaieté. Ballottés, ils sont disjointes par des civils. L'un des trois voisins avec un auxiliaire qui lit l'*Information*. L'auxiliaire montre le journal au combattant :

— T'as vu ?  
Il désigne le titre mentionnant la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

— C'est-il seulement vrai ?  
— C'est officiel.  
Le soldat casqué hèle ses camarades.  
— Hé !... Dites donc... Ça y est !...  
— Quoi ?  
— L'ambassadeur des Boches qu'a reçu ses passe-ports.

— Non. C'te blague !...  
— Une blague !... — Pardon, mon vieux. — Tiens ! Il a arraché le journal des mains de son propriétaire et, d'un doigt calleux, strié de vingt gerçures, rouge, noir, difforme tant le froid l'a mordu, il montre, au-dessus des têtes, le titre, le titre "officiel".

Les deux petits soldats regardent : leurs yeux mornes s'illuminent et, d'une même voix :  
— Ah ! chouette !...  
Nous avons eu là, par avance, le reflet joyeux des tranchées.

Inquiétude légitime.  
Les dépêches nous annoncent que le comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne aux Etats-Unis, n'a manifesté aucune surprise lorsqu'il a reçu ses passe-ports.

En effet, il n'y avait pas de quoi être surpris.  
Il n'a dit, au conseiller d'Etat qui les lui remettait, qu'une seule parole :  
— Comment vais-je pouvoir retourner en Allemagne ?

C'est que l'Océan n'est pas sûr. Le comte Bernstorff a entendu dire, ces jours derniers, que tous les bateaux allaient être coulés sans avertissement par des espèces de sauvages. Il pense "Pourvu que je ne tombe pas sur quelqu'un d'eux !" La guerre sous-marine lui apparaît, pour la première fois, d'une révoltante barbarie.

Les Spartiates de 1917.  
Un avion anglais survolait les lignes allemandes. Un éclat d'obus atteignit le réservoir de l'appareil, qui s'enflamma.

Le pilote, sans donner aucun signe d'émotion, gouverna l'avion vers les arbres d'un bois tout proche, enclos dans les lignes anglaises.

Il réussit à échouer là. On accourut à son secours. Il expira sans avoir pu proférer une syllabe. L'observateur, derrière lui, était grièvement brûlé aussi, mais put être sauvé.

Lorsqu'on sortit du fuselage le corps du pilote, on vit qu'il avait eu les jambes carbonisées avant l'atterrissage. Ainsi, pour sauver son compagnon et pour ne pas tomber chez l'ennemi, il avait tenu le volant et dirigé l'avion pendant que ses jambes étaient dévorées par la flamme.

Dans leurs vieux livres grecs et latins, nos enfants ne liront rien de plus beau.

Jeudi dernier sont partis pour l'Alsace trois artistes bien heureux de prendre route : il s'agit de MM. Adler, Vuillard et Hermann Paul. Ils font partie

d'une "équipe" à laquelle se joindront sous peu d'autres pinceaux illustres.

Par ailleurs, MM. Lucien Simon, Dauchez, Prinnet font leurs valises pour se diriger vers les champs de bataille de la Somme. Et l'on dit aussi que MM. Lepère, l'éminent peintre-graveur, Steinlen et Madeline vont quitter sous peu la capitale pour explorer le front.

Un quatrième groupement est encore inconnu. Tous ces artistes font partie d'une mission organisée de concert entre le ministère de la Guerre et la direction des Beaux-Arts. Ils seront revenus dans un mois. Leurs travaux seront sans doute exposés.

\*\*\*

Famille d'écrivains.

Le kaiser, ayant nommé le kronprinz général d'infanterie, n'a pas manqué de lui écrire cette bonne nouvelle. Lettre difficile à rédiger. Rien n'est plus aisé à un empereur de nommer son fils général quand il a été battu, mais lui dire pourquoi, c'est moins commode.

Heureusement, l'élève Guillaume II a un joli brin de plume à son casque. Il est venu à bout de sa petite rédaction. Il mérite un accessit.

Il a écrit notamment :

"Gagnant rapidement..."

Quoi ? La bataille ? Non :

"... la confiance et l'amour des troupes, vous avez su leur inspirer un vif esprit d'audace qui, dans l'attaque comme dans la défense, s'est montré à la hauteur..."

Ici, le kaiser a fait une pause. A la hauteur de quoi s'était élevé le vif esprit d'audace ? Non pas à la hauteur de la victoire. Non pas à la hauteur des succès de l'inoubliable grand-père. A la hauteur... Il a cherché... A la hauteur...

Ne trouvant rien, il a écrit :

"A la hauteur de la situation."

Le kronprinz a répondu. Il a appelé le "devoir" de son papa : "l'ordre on ne peut plus gracieux de notre maître suprême de la guerre."

Et puis, il a expliqué, sur un ton triste, que de "sérieux combats" étaient encore en perspective, mais qu'il avait la conviction de traverser ces combats "avec honneur, si durs qu'ils soient".

Il fut un temps où la littérature de ce garçon était plus épique. Les insuccès forment la jeunesse.

\*\*\*

Dans un petit village voisin de Briançon, et qui est bloqué par la dure neige, le maire a trouvé une façon charmante d'obliger ses administrés à faire des économies.

Tous ceux qui ont "tué le cochon" ont été priés d'apporter à la mairie saucisses et jambons, lesquels furent suspendus au plafond à solives d'une salle. Les lards, les pâtés en terrines ont été rangés dans les rayons administratifs ; et c'est M. le maire qui détient la clef de ce véritable garde-manger municipal.

Ne croyez pas, cependant, que les habitants aient perdu leur droit sur leur provision respective de charcuterie. Mais chacun, lorsqu'il en vient chercher un peu pour consommer chez lui, est accompagné dans la salle par M. le maire, qui lui a ouvert en personne :

— Voyons, mon ami, lui dit cet excellent administrateur, vous vous rappelez qu'il faut être économe ! Vous n'allez emporter qu'une saucisse à la fois, ou une toute petite tranche de jambon !

Ils ont parfois envie de protester. Mais le maire a un ton si paternel ! Ils soupirent, et s'en vont.

\*\*\*

Les coiffeurs sont plongés dans une extrême tristesse. Les clients veulent bien consentir à se faire raser, mais refusent avec indignation de se laisser enlever le moindre cheveu. Ils ont peur du rhume. Ni sur le front, ni sur la nuque, le ciseau du coiffeur ne peut évoluer.

— Il n'y a plus que le tour d'oreilles qui marche un peu, disait, dans un langage hermétique, un coiffeur désespéré.

Aussi rencontre-t-on beaucoup de Parisiens qui ont des boucles sur le col. Si le froid persiste pendant trois semaines encore, ils les pourront lier en tresse.

\*\*\*

Le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier, est en ce moment souffrant. Un douloureux rhumatisme lui paralyse la jambe droite.

Ce vigoureux octogénaire ne fait entendre aucune plainte. Mais il paraît un peu surpris d'être malade. A son secrétaire, l'autre jour, il a dit :

— Vous expliquez-vous, mon bon ami, que j'aie un rhumatisme ?

Le secrétaire, non sans quelque embarras, laisse comprendre que peut-être l'âge de Son Eminence... et le temps aussi, bien entendu... mais, enfin, si robuste qu'on puisse être, il vient un jour... Au bref, il tâcha d'insinuer au cardinal qu'il n'est pas surprenant, à quatre-vingt-cinq ans, d'avoir des rhumatismes.

Mais Mgr de Cabrières hocha la tête en souriant :  
— Que me chantez-vous là, dit-il, mon bon ami ? La jambe gauche n'est-elle pas aussi vieille que l'autre ? Et cependant, elle n'a rien.

LE VEILLEUR.

**NICE RIVIERA-PALACE**  
magnifique situation dans le quartier de CIMEZ, parc de trente mille mètres.



# RUPTURE ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE

Washington, 4 février. — Le gouvernement des États-Unis a remis ses passeports au comte Bernstorff, ambassadeur d'Allemagne à Washington, et a rappelé en même temps son ambassadeur à Berlin, M. Gerard.

**La guerre ne pourrait plus être évitée que par une reculade allemande**

## M. WILSON INVITE LES NEUTRES A ADOPTER SON ATTITUDE

L'Allemagne avait spéculé sur le pacifisme de M. Wilson. Elle avait compté sans sa logique. Tirant avec rigueur les conclusions des principes qu'il a posés, le président n'a pas fait grâce à l'Allemagne d'un seul point des engagements auxquels elle avait souscrit. L'Allemagne a joué : elle a déjà perdu.

La rupture des relations diplomatiques n'est pas la guerre. Mais la guerre ne peut plus être évitée que par une reculade qui serait, pour le gouvernement impérial, un signe d'éclatante faiblesse et une humiliation. On peut même dire qu'après le discours de M. de Bethmann-Hollweg, qui a laissé entrevoir au peuple allemand que le risque d'un conflit avec les États-Unis avait été envisagé, l'Allemagne est tenue d'exécuter toutes les menaces qu'elle a énoncées, tous les défis qu'elle a lancés sous peine de paraître s'être livrée à une pure fanfaronnade. Elle est prise désormais à son propre chantage.

C'est ce qui fait la haute portée de la rupture des relations diplomatiques que M. Wilson a annoncée hier au Congrès. On a pu s'apercevoir que le souci du droit et l'esprit de logique s'alliaient chez le président au sentiment de l'honneur national. L'esprit politique y apparaît, fortement aussi. La modération calculée avec laquelle s'est exprimé M. Wilson est conforme à toutes ses attitudes antérieures. Il est certain qu'il a prévu toutes les possibilités, toutes les suites qui sont incluses dans la rupture. On songe à ce discours qu'il prononçait le 31 mai dernier à Chicago et où il disait que ses yeux s'étaient ouverts à des contingences qui jusqu'alors ne lui étaient pas apparues. Il semble qu'il ne se fasse plus d'illusions sur l'espèce de fatalité qui, dès longtemps, poussait les États-Unis et l'Allemagne vers un conflit. Mais, jusqu'au bout, sa procédure aura laissé aux Allemands toutes les responsabilités.

C'est ainsi qu'il faut interpréter la partie de son discours au Congrès, où M. Wilson affirme qu'il ne veut pas croire encore que l'Allemagne commettra l'acte irréparable auquel la guerre est suspendue désormais. Celui qui a parlé là, c'est le chef d'État qui s'adressait aux deux groupes de belligérants il y a peu de semaines. C'est peut-être une dernière porte qui reste ouverte à l'Allemagne si elle veut venir à résipiscence. Mais le vertige d'orgueil qui l'entraîne rend bien invraisemblable l'hypothèse qu'elle consente à saisir cette dernière chance.

Guillaume II et son chancelier n'ont pas cédé à Tirpitz et aux tirpitziens pour courir au Canossa de la Maison-Blanche. Ils n'ont pas refusé de faire connaître leurs conditions de paix à M. Wilson, quasi-médiateur, pour abattre leur jeu, aujourd'hui que M. Wilson a remis ses passeports au comte Bernstorff.

Sans préjuger des conséquences immédiates de la rupture, il est certain que l'effet en sera immense en Allemagne. Déjà, depuis vingt-quatre heures, l'inquiétude de la presse allemande était sensible. Ce qu'il reste dans l'empire d'hommes doués d'un peu de réflexion et de prudence ne peut manquer de supputer douloureusement les contre-coups de ce chantage manqué, de cette manœuvre qui se retourne contre ses auteurs.

L'Allemagne avait essayé de peser sur les neutres par la terreur pour les amener à intervenir en faveur de la paix. Et voilà que M. Wilson convoque publiquement les neutres à une protestation générale, à une sorte de ligue qui, ainsi qu'il l'a dit avec une véritable majesté, va de soi. Ce mouvement de protestation, il se dessine en effet. La position prise par les États-Unis ne pourra que le précipiter. Il s'étendrait même à l'Amérique du Sud, au Brésil par exemple, qu'il ne faudrait pas en être surpris. Les Allemands ont défié le monde, et le monde se retourne contre eux. Ils risquent de se fermer les dernières portes où ils pourraient frapper pour offrir encore leur paix.

Mais jamais il n'est apparu aussi clairement que l'Allemagne devra, non plus offrir, mais subir la paix qu'elle avait rêvé d'imposer.

Jacques BAINVILLE.

## M. Wilson notifie la rupture au Congrès de Washington

WASHINGTON, 4 février. — Hier a eu lieu, au Congrès, une séance qui marquera dans l'histoire de la grande guerre et qui restera pour le peuple américain une séance historique.

Bien avant 2 heures, la salle était bondée. On remarquait dans les tribunes tous les représentants des États neutres qui avaient tenu à venir écouter le message du président Wilson.

Quand celui-ci est entré en séance, toute la salle, congressistes et assistants, s'est levée, et c'est au

milieu des acclamations qu'il s'est dirigé, d'un air grave, vers la tribune. Dès qu'il y fut, un silence profond se fit.

M. Wilson a commencé par un exposé, d'une limpidité parfaite, des négociations germano-américaines jusqu'à ce jour :

« Que le Congrès me permette de lui rappeler que, le 8 avril dernier, en présence du coulage sans semonce ni avertissement du vapeur *Sussex* qui transportait des voyageurs à travers la Manche, coulage effectué le 24 mars par un sous-marin, ce qui entraîna la mort de plusieurs de ses passagers qui étaient citoyens américains, notre gouvernement adressa au gouvernement impérial d'Allemagne une note qui contenait la déclaration suivante :

« S'il est toujours dans l'intention du gouvernement impérial de faire au moyen de ses sous-marins indistinctement contre les navires de commerce une guerre implacable sans aucun regard pour ce que le gouvernement considère comme des règles incontestables et sacrées du droit des gens et comme des obligations impératives d'humanité universellement reconnues, le gouvernement des États-Unis sera enfin forcé d'arriver à cette conclusion qu'il n'aura qu'une ligne de conduite à tenir, à moins que l'Allemagne ne déclare maintenant et ne donne immédiatement effet à cette déclaration qu'elle abandonne ses procédés actuels de guerre sous-marine contre les navires transportant des cargaisons et des passagers : les États-Unis n'auront pas d'autre alternative que de rompre les relations diplomatiques. »

En réponse à cette déclaration, le gouvernement impérial allemand donna à notre gouvernement l'assurance suivante :

« Le gouvernement allemand est disposé à faire tout son possible pour limiter ses opérations de guerre pendant le reste de la durée de la guerre à la lutte contre les forces belligérantes et à assurer de cette manière la libre circulation sur les mers, principe sur lequel le susdit gouvernement croit être, maintenant comme auparavant, en accord avec le gouvernement des États-Unis. »

Le gouvernement allemand, guidé par cette idée, notifia au gouvernement des États-Unis que les forces navales allemandes avaient reçu les ordres suivants :

« En conformité avec les principes généraux « reconnus par le droit des gens en matière de visite, de perquisition, de destruction de navires marchands, ceux des navires qui se trouvent dans une zone déclarée navale ou hors de cette zone ne seront pas coulés sans avertissement ou sans que les existences humaines soient sauvegardées, à moins que ces navires n'essaient de s'enfuir ou d'opposer résistance ». »

Mais le gouvernement allemand ajoutait :

« Les neutres ne peuvent pas s'attendre à ce que l'Allemagne, obligée de combattre pour son existence, aille par égard pour les intérêts des neutres limiter l'emploi d'une arme efficace au cas où on laisserait son ennemi continuer l'application à son gré de procédés de guerre transgressant les règles du droit des gens. Pareille exigence est incompatible avec le caractère de neutralité. Le »

## LES REPRÉSENTANTS DE L'ALLEMAGNE AUPRÈS DES ÉTATS NEUTRES EUROPÉENS



PRINCE DE RATIBOR ET CORVEY  
Ambassadeur en Espagne



Dr. FRIEDRICH ROSEN  
Ministre plénipotentiaire  
aux Pays-Bas



Cte VON BROCKDORFF-RANTZAU  
Ministre plénipotentiaire  
en Norvège



Dr. G. MICHAELLES  
Ministre plénipotentiaire  
en Danemark



BARON VON ROMBERG  
Ministre plénipotentiaire  
en Suisse

Ayuntamiento de Madrid



gouvernement allemand est convaincu que le gouvernement des Etats-Unis ne songe pas à formuler pareille exigence, étant donné que le gouvernement des Etats-Unis a fréquemment déclaré qu'il était résolu à rétablir les principes de la liberté des mers de quelque côté qu'en vienne une violation.

A cela, le gouvernement des Etats-Unis répondit le 8 mai en acceptant naturellement les assurances données, mais en ajoutant :

« Toutefois, afin d'éviter un malentendu, le gouvernement des Etats-Unis notifie au gouvernement impérial qu'il ne peut un seul instant admettre et encore moins discuter l'idée que le respect par les autorités navales allemandes des droits des citoyens des Etats-Unis en haute mer dépende en aucune façon et au moindre degré d'une conduite tout autre du gouvernement. A l'égard des droits des neutres et des combattants. De telles affaires sont séparées et absolues et non relatives.

A cette note du 8 mai, le gouvernement impérial ne fit aucune réponse.

M. Wilson en arrive ensuite à la note allemande du 31 janvier, notifiant qu'à dater du 1<sup>er</sup> février tous les navires rencontrés dans les zones du blocus seraient coulés.

Je pense que le Congrès sera d'accord avec moi qu'en présence de cette déclaration qui, à l'improviste et sans un avis antérieur quelconque, retire l'assurance solennelle donnée dans la note plus haut mentionnée, le gouvernement des Etats-Unis n'a plus d'autre alternative compatible avec la dignité et l'honneur des Etats-Unis que de recourir à la décision que par sa note du 18 avril 1916 il annonça l'avoir prise au cas où le gouvernement allemand ne déclarerait pas abandonner et n'abandonnerait pas effectivement les procédés de guerre sous-marine qu'il employait alors et qu'il a l'intention d'employer derechef aujourd'hui.

En conséquence, j'ai chargé le secrétaire d'Etat d'annoncer à S. Exc. l'ambassadeur d'Allemagne que toutes les relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'empire allemand sont rompues, que l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin se retirera immédiatement et, en conformité avec cette décision, j'ai chargé le secrétaire d'Etat de remettre à S. Exc. ses passeports.

Malgré cette action inattendue du gouvernement allemand, cette renonciation soudaine et profondément déplorable à l'assurance donnée à notre gouvernement aux moments des tensions les plus critiques de relations entre les deux gouvernements, je me refuse à croire qu'il soit dans l'intention des autorités allemandes d'exécuter ce dont elles nous ont prévenu et qu'elles se sentiraient libres de le faire. Je ne puis pas arriver à croire que vraiment elles n'aient aucun égard pour l'ancienne amitié entre leurs peuples et le nôtre ou pour les engagements solennels échangés entre eux et qu'elles détruiraient des navires américains, qu'elles enlèveront la vie à des citoyens américains en exécutant de propos délibéré le programme naval sans pitié qu'elles ont annoncé l'intention d'adopter. Seuls, des actes positifs manifestes de leur part pourraient me faire croire cela même maintenant.

Si cette confiance invétérée de ma part en la discrétion et la clairvoyance de leurs intentions venait malheureusement à se manifester sans fondement, si des vaisseaux américains, des existences américaines devaient réellement être sacrifiées par leur commandement naval en contravention inconsidérée avec les accords justes et raisonnables du droit des gens et les commandements évidents de l'humanité, je prendrais la liberté de revenir devant le Congrès demander qu'on me donne l'autorité pour employer tous les moyens qui peuvent être nécessaires pour protéger nos marins, nos concitoyens au cours de leurs voyages légitimes et pacifiques en haute mer.

Je ne puis rien faire de moins. Je considère comme entendu que tous les gouvernements neutres adopteront la même ligne de conduite.

Nous désirons n'avoir avec le gouvernement impérial d'Allemagne aucun conflit hostile. Nous sommes des amis sincères du peuple allemand et nous désirons vivement rester en paix avec le gouvernement qui parle en son nom, et nous ne croyons pas qu'il nous est hostile, à moins que et jusqu'à ce que nous soyons obligés de le croire.

Notre seul but n'est pas autre que de défendre les droits incontestables de notre peuple. Nous ne désirons satisfaire aucune visée égoïste. Nous cherchons seulement à rester fidèles en pensées et en actes aux principes immémoriaux de notre peuple que j'ai cherché à exprimer dans le discours que je faisais au Sénat il y a deux semaines seulement. Nous cherchons uniquement à revendiquer nos droits à la liberté, à la justice et à la tranquillité de l'existence. Ce sont là des éléments de paix et non de guerre.

Dieu veuille que des actes d'injustice voulus de la part du gouvernement allemand ne viennent pas nous provoquer à les défendre.

Le silence au milieu duquel fut écoutée la lecture de ce message fut souvent interrompu par des applaudissements. Des applaudissements enthousiastes ont souligné, notamment, le passage dans lequel M. Wilson annonce que, le cas échéant, il reviendra demander au Congrès les moyens de défendre efficacement les droits du peuple américain.

## LA RUPTURE AVEC L'ALLEMAGNE

### Le comte Bernstorff a reçu ses passeports

WASHINGTON, 4 février. — Pendant que le président Wilson parlait devant le Congrès, un conseiller légal du département d'Etat s'est rendu à l'ambassade d'Allemagne où il a remis des passeports pour le comte Bernstorff, pour l'ambassadrice, pour le personnel de l'ambassade et la suite du comte Bernstorff, soit plus d'une centaine de personnes.

Le même conseiller a remis à l'ambassade une note que l'on croit être identique en substance à celle que le président a adressée au Congrès.

Lorsque le comte Bernstorff reçut avis de la rupture des relations diplomatiques, il dit qu'il s'y attendait et ajouta qu'il ne restait pas autre chose à faire pour les Etats-Unis. « Je me demande, ajouta le comte Bernstorff, comment je vais pouvoir retourner en Allemagne. »

Les intérêts de l'Allemagne aux Etats-Unis seront confiés à la Suisse.

M. Gerard, ambassadeur à Berlin, a reçu l'ordre de fermer l'ambassade. Tous les consuls et attachés américains quitteront l'Allemagne. L'Espagne se chargera des intérêts américains à Berlin.

## LA RUPTURE AVEC L'AUTRICHE

### Rappel de l'ambassadeur américain à Vienne

MADRID, 4 février. — Ce n'est pas seulement avec l'Allemagne, mais, comme il fallait s'y attendre, également avec l'Autriche-Hongrie que les Etats-Unis ont rompu les relations diplomatiques.



M. FR. C. PENFIELD

M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, et M. C. Penfield, ambassadeur des Etats-Unis à Vienne, ont reçu leur ordre de rappel. Ils viendront s'embarquer à Barcelone à bord d'un paquebot de la Compagnie transatlantique espagnole. Ils se rendront à Cuba d'où ils rejoindront directement New-York.

## UNE SOMMATION A L'ALLEMAGNE

WASHINGTON, 4 février. — Les Etats-Unis ont demandé à l'Allemagne la mise en liberté immédiate des Américains faits prisonniers par le corsaire de l'Atlantique.

Il est, en effet, officiellement établi, par des témoignages positifs, que des matelots américains, embarqués sur les navires coulés, ont été traités comme des prisonniers.

## L'AMÉRIQUE APPROUVE M. WILSON

NEW-YORK, 4 février. — Aussitôt que la nouvelle a été connue, l'émotion a été considérable à New-York ainsi qu'à Washington. L'opinion publique, dans son immense majorité, se félicite de l'attitude courageuse du président Wilson et approuve la résolution si grave qu'il a prise au nom des Etats-Unis.

Les banques et les établissements de commerce sont pavoisés. Les rues sont envahies par la foule qui assaille les vendeurs de journaux. De toutes parts, on n'entend que paroles approuvant le geste de M. Wilson.

## LA NOTIFICATION A LA FRANCE

M. Briand, président du Conseil, a reçu hier, à la fin de l'après-midi, au ministère des Affaires étrangères, M. Sharp, ambassadeur des Etats-Unis, qui venait l'informer officiellement de la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

## LES PREMIERS PRÉPARATIFS DES ÉTATS-UNIS

### Saisie des navires allemands internés

NEW-YORK, 4 février. — On annonce que les Etats-Unis ont fait, depuis plusieurs mois, les préparatifs nécessaires pour parer à toutes les éventualités.

Le plan général de l'état-major comprend :

- 1<sup>o</sup> L'utilisation de l'armée régulière et de la milice comme « noyau » pour l'instruction d'une armée de deux millions d'hommes chaque année, dont aucun ne sera envoyé en Europe pendant cette période ;

- 2<sup>o</sup> L'obtention du vote du projet de loi sur le service militaire obligatoire et l'appel sous les drapeaux de trois premières classes ;

- 3<sup>o</sup> L'établissement d'importants camps d'entraînement dans chaque Etat ;

- 4<sup>o</sup> L'organisation rapide de la production des munitions et du matériel.

Ce plan général est basé sur les mêmes principes que le plan du Japon, qui ne doit pas envoyer de troupes en Europe, mais se tenir prêt.

Aussitôt que la nouvelle de la rupture avec l'Allemagne fut connue au Congrès, un amendement a été introduit à la loi de finances proposant l'émission de 500 millions de dollars de bons du Trésor, sans intérêt, pour permettre de compléter la préparation militaire et navale.

Le ministère de la Marine a suspendu la publication du bulletin journalier. M. Daniels, secrétaire d'Etat à la Marine, a déclaré qu'on ne pouvait, dans les circonstances présentes, révéler la position des navires américains.

Le chantier naval de Crague-Island a été mis sur pied de guerre. Toutes les permissions ont été suspendues et, aux entrées, les gardes ont été triplées. Par ailleurs, une très grande activité règne dans tous les chantiers maritimes.

On annonce aussi, mais la nouvelle n'est pas encore officielle, que le gouvernement prend possession de toutes les stations radiotélégraphiques.

Les croiseurs auxiliaires allemands Kronprinz-Wilhelm et Prinz-Eitel-Friedrich, qui étaient internés dans le port de Philadelphie, ont été saisis. Leurs équipages ont été incarcérés dans les casernes.

Le transatlantique George-Washington, jaugeant 25.570 tonnes et appartenant au Norddeutscher Lloyd, vient de mouiller dans le port d'Hoboken, à New-Jersey, par suite d'avaries. Ses machines ont été démontées et le navire est mis presque complètement hors d'usage.

Quatre vapeurs de la Compagnie Hamburg-America, qui étaient à Panama depuis le commencement de la guerre, ont été saisis par les autorités de la zone du canal.

Toutes précautions sont prises pour le cas où des désordres seraient fomentés par les germanophiles.

## M. ROOSEVELT S'ENGAGERA EN CAS DE GUERRE

NEW-YORK, 4 février. — M. Roosevelt a déclaré au ministre de la Guerre que, si la guerre était déclarée, il s'engagerait avec ses quatre fils et il lui a demandé l'autorisation de lever une division.

## INQUIÉTUDES ALLEMANDES

AMSTERDAM, 4 février. — Du Lokal Anzeiger : « Ce ne serait certainement pas une chose indifférente que la dernière grande puissance neutre du monde se joigne à nos ennemis. »

## L'acte de M. Wilson est pour l'Allemagne une défaite morale irréparable nous dit M. Georges Leygues

Il nous a paru intéressant d'obtenir de M. Georges Leygues, ancien ministre, président de la commission des affaires extérieures, qu'il nous fasse connaître son opinion sur la rupture des relations diplomatiques que M. Wilson vient de signifier aux Empires centraux.

« La note de l'Allemagne du 31 janvier sur la guerre sous-marine sans restriction autour des pays alliés équivalait à une déclaration de guerre aux neutres, nous a déclaré M. Georges Leygues.

« Le défi a été relevé par le président Wilson avec une fermeté digne de la grande République américaine.

« Sans préjuger de l'avenir et en ne considérant le fait que dans sa réalité présente, on peut affirmer que la rupture des relations diplomatiques entre Washington et Berlin est pour l'Allemagne une défaite morale irréparable. »

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer exceptionnellement à la page 8 les COMMUNIQUÉS OFFICIELS et le BILLET D'UN PROVINCIAL.



# DERNIÈRE HEURE

## QUE FERONT LES AUTRES NEUTRES ?

LONDRES, 4 février. — On annonce de Washington que le président Wilson adresse à tous les neutres un appel leur demandant d'imiter les États-Unis et de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne.

### Le Brésil imitera-t-il l'attitude de M. Wilson ?

RIO-DE-JANEIRO, 4 février. — Attendu que les dispositions de la note allemande portent un préjudice direct aux intérêts vitaux du Brésil, le gouvernement brésilien estimait que, au moment où les États-Unis prennent position, il est logique que les nations sud-américaines tâchent de la forme générale de leur politique continentale. Les termes de la protestation du Brésil auraient déjà été fixés dans une conférence que M. Lauro Muller eut, hier soir avec le président Wenceslau Braz à Péropolis.

### La Hollande va voter de nouveaux crédits militaires

AMSTERDAM, 4 février. — Il est probable que des crédits supplémentaires pour le ministère de la Guerre seront demandés prochainement au Parlement. Parmi ces crédits, il y aurait un nouveau crédit spécial pour la guerre.

ROTTERDAM, 4 février. — La nouvelle qui est parvenue ici ce matin de la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne a provoqué la plus vive émotion. Elle apparaît grosse de conséquences pour la Hollande.

On peut dire aujourd'hui que si le vaillant petit pays néerlandais ne pouvait commettre l'imprudence de tenir tout seul tête aux puissances centrales, il avait, dès la réception de la note allemande sur le blocus, résolu de conformer strictement son attitude sur celle de la grande nation neutre d'Amérique.

C'est d'ailleurs ce qui ressort de la lecture des journaux hollandais et notamment du *Telegraf*, dont on connaît les sympathies pro-alliées, et du *Vaderland*, dont la politique, officiellement inspirée observait la plus stricte neutralité. Ainsi, hier encore, ces deux organes étaient-ils d'accord pour écrire que les neutres avaient les yeux fixés sur les États-Unis et que, si le président Wilson décidait l'intervention de la République américaine dans la guerre contre l'Allemagne, on ne saurait suspecter les mobiles élevés qui l'auraient inspirée, et que, dans ce cas, le monde civilisé tout entier se dresserait contre la tyrannie germanique. (Radio.)

### UNE DÉCLARATION D'EDISON

NEW-YORK, 4 février. — Un professeur de l'Université Columbia rapporte qu'au cours d'une conversation qu'il eut il y a quelques jours avec M. Edison, et où il était question d'une rupture éventuelle des États-Unis avec les puissances centrales, l'illustre savant prononça ces mots, auxquels les circonstances actuelles donnent un singulier intérêt :

« Le jour où nous y serons contraints, ce n'est pas seulement la nation, mais également la science américaine qui cessera d'être neutre. » (Radio.)

### Encore un navire espagnol coulé

MADRID, 4 février. — C'est le même sous-marin allemand qui a torpillé le vapeur grec *Eliton* et le vapeur espagnol *Butron*. Deux hommes de l'équipage espagnol ont été enlevés d'un canot par une vague et se sont noyés.

Le vapeur espagnol *Pavira*, allant à Vigo avec un chargement de ciment, a été canonné par un sous-marin allemand.

Au premier coup tiré par le sous-marin, le *Pavira* a stoppé et l'équipage a mis les canots à la mer.

Un second coup de canon a détruit le navire et blessé grièvement un matelot.

Le président du Conseil fait connaître que les informations reçues des autorités maritimes de Gijón, au sujet du canonnage du vapeur *Pavira*, présentent certaines obscurités et contradictions qui ne permettent pas au gouvernement de prendre encore de décision dans cette affaire.

### Le cas du vapeur « Edda »

STOCKHOLM, 3 février. — Le vapeur suédois *Edda*, chargé de charbon, ayant été coulé le 29 janvier par un sous-marin allemand, le gouvernement suédois a ordonné à son chargé d'affaires de Berlin de demander l'examen du cas avec le gouvernement allemand, en réservant tous ses droits.

### L'Espagne n'accepte pas les prétentions allemandes

MADRID, 4 février. — L'*Impartial* croit savoir que la réponse du cabinet de Madrid sera publiée demain, que le gouvernement protestera contre les mesures des empires centraux et se basera sur le fait qu'aucune convention internationale n'autorise les belligérants à torpiller des bâtiments neutres, surtout dans la forme annoncée par la note austro-allemande.

L'*Impartial* ajoute que l'Espagne ne peut pas paralyser sa vie nationale. Toute autre réponse impliquerait non seulement l'acceptation de la doctrine austro-allemande, mais aussi le consentement de l'interruption de la vie nationale.

### Les États scandinaves font d'expresses réserves

STOCKHOLM, 4 février. — Un conseil de cabinet s'est tenu hier, auquel ont assisté les ministres de Norvège et de Danemark.

A la suite de cette réunion, il a été décidé que les trois gouvernements scandinaves remettraient au gouvernement de Berlin une note où, sans répondre formellement à la déclaration de blocus, ils feraient d'expresses réserves au sujet de l'obligation imposée à leurs navires de quitter les zones prohibées avant la date du 5 février et des risques encourus par ceux de leurs bâtiments qui n'auraient pas été touchés par les radiotélégrammes annonçant les nouvelles mesures allemandes.

On s'attend à ce qu'une protestation collective soit faite prochainement à Berlin par les trois États scandinaves.

### LES INQUIÉTUDES de la presse allemande

[Les journaux allemands dont nous publions ici quelques extraits sont ceux de samedi matin, c'est-à-dire qu'ils avaient paru avant que ne fût connue la rupture.]

La *Gazette populaire de Leipzig* :

Autant il est facile de commencer une guerre, autant il est difficile de la terminer si l'on ne peut anéantir l'adversaire par un coup décisif. C'est de la nécessité d'en finir qu'est sortie la guerre sous-marine à outrance.

La *Frankfurter Zeitung* :

La responsabilité de cet acte pèse tout entière sur le gouvernement. Nous ne pouvons certainement pas nous attendre à ce que nos adversaires tombent à nos genoux, d'ici quelques semaines, pour nous demander la paix. Le problème le plus angoissant qui s'impose à nos préoccupations est celui-ci : « Quelle sera l'attitude des États-Unis. »

### LA POLOGNE LIBRE

Le tsar nomme une commission chargée d'élaborer l'organisation politique

PETROGRAD, 4 février. — L'empereur, en accord avec l'ordre du jour à l'armée et à la flotte, où il avait annoncé sa volonté de créer à la fin de la guerre actuelle une Pologne libre, formée des trois régions aujourd'hui isolées, avait ordonné d'élaborer l'élaboration des principes fondamentaux de la future organisation politique de la Pologne et de ses rapports avec l'empire.

Comme suite à cette décision, l'empereur a ordonné le 25 janvier de former, en vue de s'occuper de cette question, une commission spéciale sous la présidence du président du Conseil des ministres, et avec la participation des ministres de la Guerre, de l'Intérieur, des Affaires étrangères, des Finances, du chef du grand état-major, des présidents des Chambres législatives, du secrétaire d'Etat ainsi que d'autres personnalités spécialement désignées, notamment de l'ancien président du Conseil des ministres, M. Goremykine, et de l'ancien ministre des Affaires étrangères, aujourd'hui ambassadeur en Angleterre, M. Sazonoff. (Havas.)

Ayuntamiento de Madrid

## Les Anglais progressent à l'est de Beaucourt

Ils marquent également des succès à l'ouest du Transloy et au sud-est de Souchez

(COMMUNIQUE BRITANNIQUE DU 4 FEVRIER)

Une attaque exécutée dans la soirée d'hier sur le front de la Somme dans la région de Bancourt a été enrayée par notre feu. Nous avons conservé toutes nos positions. Une légère avance a été réalisée à l'ouest du Transloy.

A la suite d'une opération effectuée avec succès la nuit dernière au nord de l'Ancre, nous avons avancé notre ligne d'environ cinq cents mètres sur un front d'environ douze cents mètres à l'est de Beaucourt. Plus de cent prisonniers et trois mitrailleuses sont restés entre nos mains. Deux contre-attaques ont été rejetées au cours de la journée avec de fortes pertes pour l'ennemi. Les nôtres sont légères.

Les Allemands ont fait exploser hier à l'ouest de Vimy un fourneau de mine qui n'a occasionné que de faibles dégâts.

Un coup de main nous a permis de pénétrer la nuit dernière dans les tranchées au sud-est de Souchez. Vingt et un prisonniers et une mitrailleuse ont été enlevés. Une autre mitrailleuse et un puits de mine ont été détruits. Des grenades ont été lancées dans plusieurs abris pleins de soldats.

Au cours d'un autre raid exécuté cet après-midi dans la même région, nous avons fait un certain nombre de prisonniers, enlevé une mitrailleuse et détruit un autre puits de mine ainsi que plusieurs abris.

Grande activité des deux artilleries aujourd'hui au nord de la Somme et dans le secteur de Beaulieu-Hamel.

### LE COMMUNIQUE RUSSE

PETROGRAD, 4 février. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Dans la partie orientale des marais de Tiroul, l'ennemi a pris l'offensive : il a été repoussé. Vers 7 heures du matin, après un nouveau bombardement, l'ennemi a repris son offensive ; mais il fut à nouveau repoussé. Puis les Allemands ont encore lancé quelques attaques entre les marais de Tiroul et l'Aa : chaque fois, elles échouèrent devant nos feux.

Vers 5 heures du matin, après un violent bombardement, les Allemands ont pris l'offensive à l'est de la Chaussée de Kalucem : ils ont été arrêtés par nos feux. A 8 heures 30, des forces considérables ennemies sont revenues à la charge sur ce point et ont réussi à pénétrer par endroits dans quelques-unes de nos tranchées ; mais vers 11 heures du matin notre contre-attaque a rétabli la situation.

Un avion allemand a jeté des bombes sur la gare de Rodenpols (nord-est de Riga) ; il n'y a eu aucun dommage.

FRONT DU CAUCASE. — Reconnaissances d' éclaireurs.

### LE COMMUNIQUE ITALIEN

ROME, 4 février. — Commandement suprême : Sur le FRONT DU TRENTIN, de nouvelles chutes de neige ont mis obstacle aux actions réciproques des artilleries.

Dans le HAUT CANONICA, une tentative de l'ennemi pour surprendre nos lignes a été complètement repoussée.

Sur le FRONT DES ALPES JULIENNES, les artilleries ont montré leur activité coutumière, en intensifiant leur tir, dans la zone allant du plateau de la cote 144 jusqu'à la mer.

### Un aviateur allemand tué dans un combat

GENÈVE, 4 février. — On mande de Berlin que l'aviateur allemand Hans Angelmann, de Hanovre, cité il y a quelques jours à l'ordre de l'armée, a été tué dans un combat. Il avait abattu 19 avions.

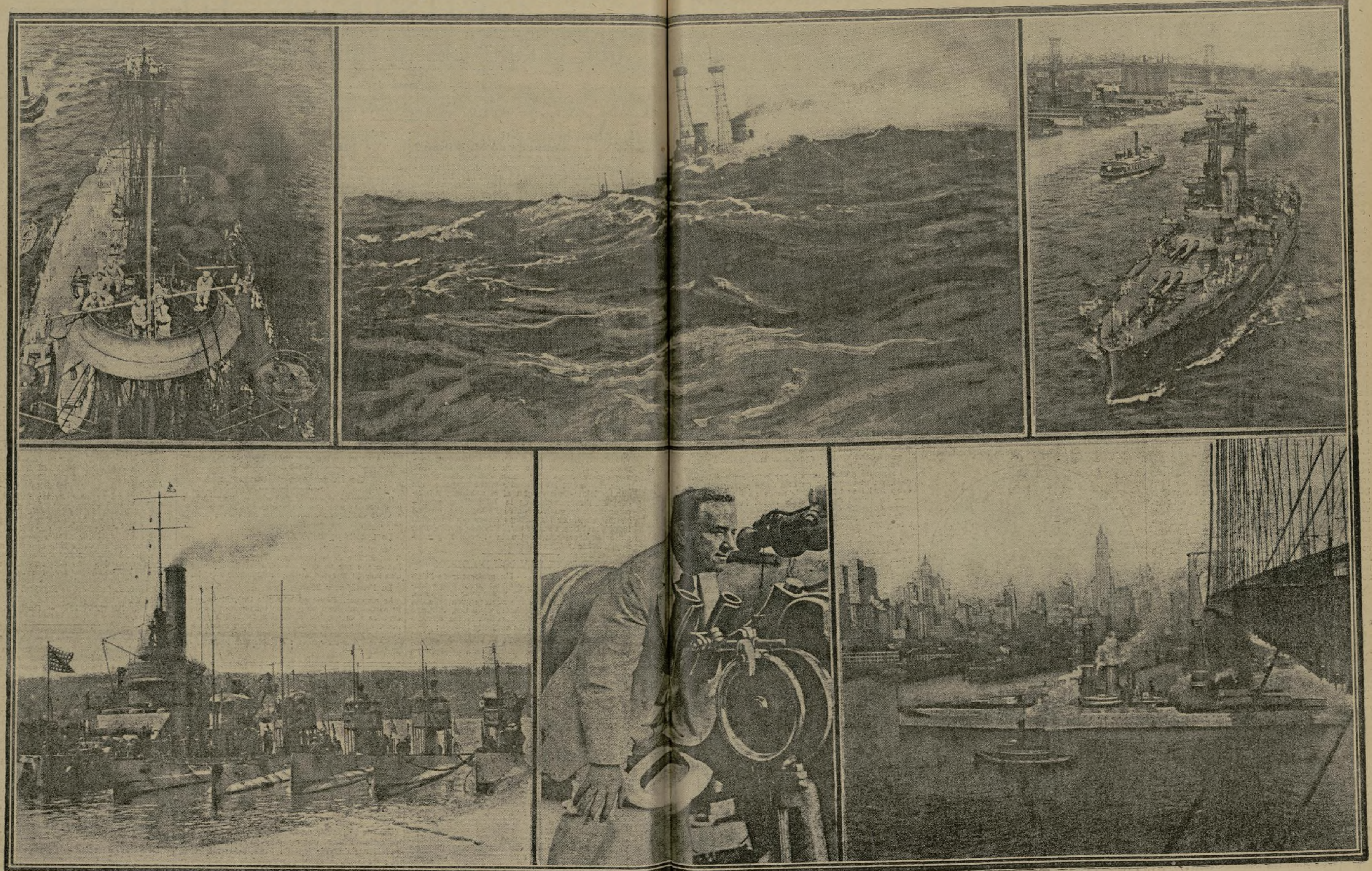
### La contribution de guerre imposée à la Belgique

LE HAYE, 4 février. — La contribution de guerre imposée à la Belgique par l'Allemagne a passé par trois stades. Fixée d'abord à 40 millions par mois et établie par un arrêté en date du 10 décembre 1914, elle fut ensuite rendue permanente par un arrêté du 8 novembre 1915 pour être enfin portée à 50 millions par arrêté du 20 novembre 1916.

Sur neuf provinces, huit ont refusé de voter l'augmentation, mais l'arrêté du 3 décembre 1916 a annulé les délibérations des provinces et a imposé la contribution d'office.



Les Etats-Unis possèdent une flotte puissante qui, s'ils entrent en guerre, renforcerait considérablement celle de l'Entente



Au 1<sup>er</sup> juillet 1915, la marine de guerre des Etats-Unis comprenait 33 vaisseaux de combat de première classe, 10 croiseurs cuirassés, 24 croiseurs, 61 contre-torpilleurs, 19 torpilleurs, 9 monitors et 36 sous-marins. Elle s'est accrue depuis des unités alors en construction parmi lesquelles il faut mentionner 22 sous-marins. Voici : 1<sup>o</sup> Le cuirassé "Arkansas", vu de l'une de ses tourelles métalliques. 2<sup>o</sup> Le "Delaware" l'un des plus grands dreadnoughts de la marine américaine,

vu au large un jour de tempête; 3<sup>o</sup> Le cuirassé "Texas", sortant du port de New-York; 4<sup>o</sup> Sous-marins ancrés dans la rivière Hudson pour une revue navale; 5<sup>o</sup> M. Josephus Daniels, secrétaire à la Marine, vérifiant le pointage d'une grosse pièce à bord d'un croiseur; 6<sup>o</sup> Le superdreadnought "Arizona" passant sous le pont de Brooklyn, devant les gratte-ciel de Manhattan, en novembre dernier. Ce cuirassé, le plus récent de la marine américaine, est aussi le plus grand du monde.



## COMMUNIQUE OFFICIELS

du DIMANCHE 4 FEVRIER (916<sup>e</sup> jour de la guerre)

14 HEURES.

ENTRE L'OISE ET L'AISE, nous avons réussi un coup de main sur les tranchées allemandes de la REGION DE TRACY-LE-VAL et ramené vingt-deux prisonniers.

Sur le front de Verdun, actions d'artillerie intermittentes dans les secteurs du Mort-Homme et de l'ouvrage d'Hardaumont.

## LA GUERRE AÉRIENNE

Nos avions de bombardement ont lancé de nombreux projectiles sur les baraquements et voies ferrées d'Appilly et de Tergnier.

Une de nos escadrilles a bombardé les usines militaires de Thionville.

23 HEURES.

Un coup de main sur les tranchées ennemies de la région de MOULIN-SOUS-TOUVENT nous a valu une dizaine de prisonniers.

AUX EPARGES, une tentative de l'ennemi pour occuper un entonnoir a échoué sous nos feux.

Notre artillerie a exécuté des tirs efficaces sur les ouvrages allemands en divers points du front, notamment dans le secteur de la cote 304.

Rien à signaler sur le front belge.

## Les Anglais progressent vers Kut-el-Amara

En dehors d'un certain nombre de reconnaissances sur différents secteurs du front occidental, d'un coup de main exécuté par nous avec succès dans la région de Tracy-le-Val et de violentes attaques repoussées en Courlande, autour de Kalntzem, les seules opérations importantes qui soient signalées ont eu lieu en Mésopotamie. Le corps expéditionnaire anglais a poursuivi avec vigueur son offensive sur la rive méridionale du Tigre, de part et d'autre du bras qui se détache à Kut-el-Amara, dans la direction de l'Euphrate, et se nomme le Chott-el-Hai. A l'ouest du Chott-el-Hai, les tranchées de première ligne ont été enlevées sur une longueur de 800 mètres. A l'est, nos alliés sont parvenus, sur une étendue de 300 mètres, devant la dernière position de l'ennemi en avant du fleuve. Les Turcs reconnaissent l'échec en ces termes : « L'ennemi est parvenu à rejeter un de nos bataillons de la première sur la seconde ligne. » L'aveu, si dissimulé soit-il, est précieux de la part d'un état-major qui n'a jamais annoncé la prise d'Erzeroum ni de Trébizonde. L'investissement de Kut-el-Amara se poursuit cette fois avec une méthode qui permet d'espérer un durable succès.

Jean VILLARS.

## L'amiral Dartige du Fournet est mis en non-activité par retrait d'emploi

Le Journal officiel publiait hier matin le décret suivant :

Par décret en date du 1<sup>er</sup> février 1917, le vice-amiral Dartige du Fournet (Louis-René-Marie-Charles) a été placé en non-activité par retrait d'emploi.

## La Belgique va-t-elle connaître de nouvelles souffrances ?

A l'issue de la matinée nationale de la Sorbonne, où il avait été salué et désigné à l'ovation de la foule par M<sup>re</sup> Henri Robert, nous avons pu rencontrer le bâtonnier Léon Theodor et nous entretenir avec lui des conséquences de la rupture diplomatique entre les Etats-Unis et l'Allemagne.

Son premier mot — et sa voix était empreinte d'une émotion qu'il ne songeait pas à dissimuler — fut pour envisager ces conséquences au point de vue du sort de la Belgique.

— Que vont devenir, nous dit-il, nos infortunés compatriotes ? Les Etats-Unis, avec le dévouement et l'admirable sollicitude que vous connaissez, avaient pourvu au ravitaillement de notre pauvre pays envahi. Qui va maintenant assumer cette lourde tâche ?

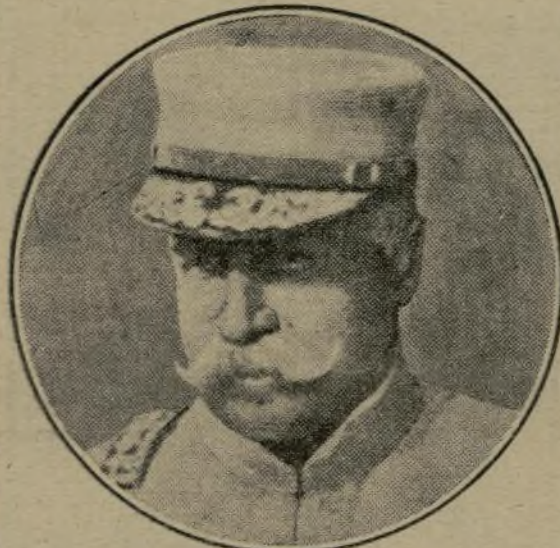
La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

## LA FLOTTE DES ETATS-UNIS

Le gouvernement américain a rappelé sa flotte de guerre de la mer des Antilles pour l'envoyer dans l'océan Atlantique exercer une surveillance active et faire respecter les navires marchands portant son pavillon.

Cette marine possède actuellement quarante cuirassés considérés comme des engins de guerre remarquables.

Elle a quatre séries de dreadnoughts, chaque série comportant deux navires ; la première, de 17.900 tonnes, portant huit pièces de 305 ; la seconde, de 22.400 tonnes, et la troisième, de 23.400 tonnes, por-



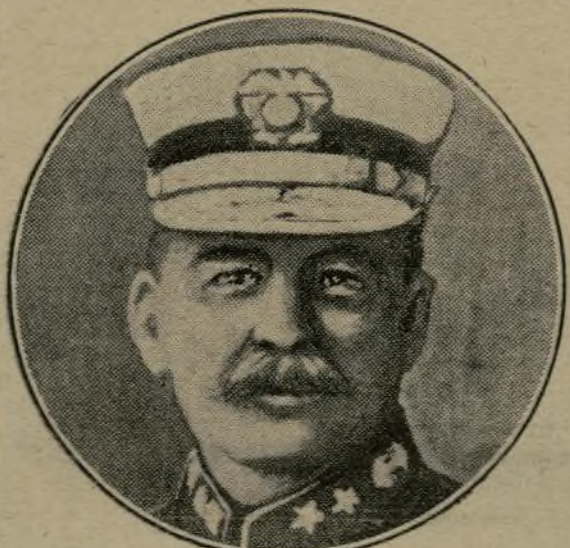
AMIRAL DEWEY

tant dix pièces de 305, et la dernière, de 27.700 tonnes, avec douze pièces de 305.

Les navires des séries suivantes, qui ont 27.000 et 28.000 tonnes de déplacement, portent dix canons de 356 millimètres, puis avec la *Pennsylvania* et l'*Arizona*, qui ont rejoint la flotte en 1916, l'armement est porté à douze pièces de 356 millimètres.

Elle compte treize croiseurs cuirassés.

Comme unités légères, on trouve un groupe de trois petits croiseurs d'un déplacement de 4.760 tonnes, donnant 25 nœuds de vitesse ; soixante et un



AMIRAL FLETCHER

destroyers, qu'il y a lieu de répartir en deux groupes ; trente-six d'un déplacement de 420 à 900 tonnes et d'une vitesse légèrement inférieure à 30 nœuds, et vingt-cinq d'un déplacement de 900 à 1.050 tonnes, ayant une vitesse un peu supérieure à 30 nœuds.

Enfin, elle a en service une cinquantaine de sous-marins de types divers, dont les derniers ont un déplacement de 700 tonnes et une vitesse de 12 nœuds en immersion et 15 à la surface.

Seuls, les sous-marins de la dernière série portent de l'artillerie.

## LE PROGRAMME PANGERMANIQUE

## L'annexion de nos bassins houillers est vitale pour l'Allemagne

AMSTERDAM, 4 février. — On mande de Berlin : Le comte de Reventlow, dans un discours, a préconisé la réalisation du programme pangermanique, notamment l'annexion des bassins houillers de Briey et de Longwy, qui, dit-il, est vitale pour l'Allemagne.

Toutefois, afin de ne pas paraître utopiste, M. de Reventlow serait prêt à renoncer à toutes prétentions sur Calais.

## Billet d'un Provincial

Mon cher Parisien,

J'aime les chiens, j'aime aussi les chats et beaucoup d'autres animaux. Je tiens, tout de suite, à te faire cette déclaration pour que tu ne m'accuses pas de parti pris. Je voudrais que M. Falize, pour lequel j'ai le plus profond respect et qui dirige avec un dévouement sans égal la Société protectrice des animaux, prit l'initiative d'une circulaire adressée à tous les adhérents de cette bienfaisante association. Il pourrait s'inspirer de celle que les ministres du Ravitaillement et du Commerce viennent d'adresser aux préfets. Les temps sont durs. Il faut se rationner. Nul n'échappe, hélas ! à cette cruelle nécessité. J'en suis désolé pour messieurs les toutous ! Mais il faut qu'ils subissent la loi commune, comme les camarades... *Dura lex, sed lex*. Je sais que les pauvres bêtes ne sont pas responsables de la guerre et qu'il semble injuste de leur en faire supporter les conséquences. Nos bébés, eux aussi, sont innocents et ils souffrent de la disette de lait et du manque de charbon.

Mais voici mon histoire. C'est une "chose vue", comme on dit, et vue, hier, dimanche, dans un restaurant.

A une table, à côté de la mienne, trois personnes, un homme âgé, moustache et cheveux grisonnants, décoré d'une rosette rouge — l'air un peu gâteux, je l'avoue et je le déclare pour l'excuser dans une certaine mesure... En face de lui, une femme, à la rigueur encore jeune, cheveux teints, il est vrai, mais l'allure d'une femme du monde, ou presque. On peut aisément s'y tromper !

La troisième personne, la plus importante du groupe, était un petit chien qui répondait au nom de Titi. Il était assis sur une chaise et semblait prêter peu d'attention à la conversation de ses maîtres. Elle aurait dû pourtant l'intéresser, car il en faisait tous les frais. Il n'était question que de sa santé, de l'heure où il avait fait ses "petits besoins", de la façon dont il les avait faits, d'une quinte de toux qu'il avait eue dans la nuit et d'une prochaine visite chez le médecin des chiens le plus notoire, dont Titi était un client fidèle.

Juste-là, mon Dieu, rien à dire. Mais vint l'heure du repas de Titi. La dame appela le maître d'hôtel et lui demanda de préparer pour Titi une pâtée. Le maître d'hôtel, au bout d'un moment, apporta une assiette convenablement garnie — à mon avis, du moins ! Car ce ne fut pas l'opinion de la dame qui, passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, s'écria : — Ça ! ça ! vous osez présenter ces déchets à mon chien... Vous osez !!!

Le maître d'hôtel, surpris par cette attaque brusquée, voulut vanter les qualités de sa pâtée, mais la dame ne lui en laissa pas le temps :

— La carte ! donnez-moi la carte ! hurla-t-elle la gorge étranglée de fureur...

Et elle commanda pour Titi une aile de poulet froid à la gelée.

A ce moment, deux petites filles, quêteant pour les tuberculeux, tendaient leur aumônière à son compagnon.

— Donne-leur deux sous et qu'elles nous fient la paix ! ordonna la mégère...

J'ai eu une furieuse envie de jeter par la fenêtre le titi à sa mère, la mère du titi et le vieux gâteux ! Certes, je sais bien qu'il ne faut pas faire de généralisations hâtives et que, Dieu merci, tous les propriétaires de chiens ne ressemblent pas à ces tristes sires, mais, c'est égal, Monsieur Falize, une circulaire, s. v. p. ?

LE PROVINCIAL.

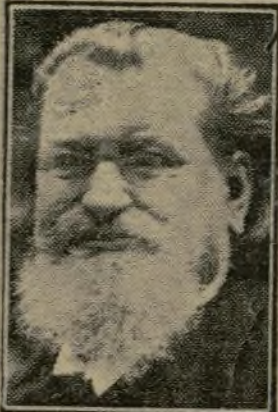
## Mort d'Edouard Drumont

On annonce la mort, dans sa 73<sup>e</sup> année, d'Edouard Drumont.

Le fondateur de la *Libre Parole* était venu, samedi dernier, dans une maison de santé de la rue du Sergent-Hoff, aux Ternes.

Il s'y était fait transporter de sa résidence de Moret, près de Fontainebleau, afin de faire donner des soins à ses yeux de plus en plus fatigués.

C'est deux heures après son arrivée en automobile à la clinique, qu'il est tombé victime d'une congestion cérébrale.



OBESITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION

ENVOI FRANCO gare de 7 boîtes (cure complète) contre mandat de 10 francs à MM. Girard et Cie, 73, rue Sainte-Anne, Paris.

Toutes pharmacies, 1 fr. 75 la boîte.



## LA VIE SPORTIVE

## CYCLISME

La journée franco-belge. — Toute la réunion du Vélo-club d'Hiver, sauf le prix des Abonnés et le handicap, a eu lieu sur un match entre la France et la Belgique; toutes les épreuves du programme, des Français ont opposés à des Belges; c'est la France qui a triomphé dans le classement général.

Prix des Abonnés (primes, 2.500 m.). — Les primes ont été gagnées par Besson, Michot, Verkeyn, Grassin. Une finale: 1. Carapezzi, 2. Grassin, 3. Cocher, 4. Verkeyn, 5. Derenne. T.: 3 m. 33 s.; d. t.: 20 s.

Prix Albert-I (primes, 2.500 m.). — Une finale: 1. Besson (40 m.), 2. Siméon (15), 3. Bolledri, 4. Brandy (80), 5. Chéret (55), 6. Delavault (75). T.: 3 m. 45 s.; d. t.: 20 s. 2/5. Bonne course de Besson.

Prix de Dixmude (vitesse, 1.000 m., réservée aux coureurs belges). 1. Juseret, 2. Vanlerberghe, 3. Verkeyn, 4. Hermans. T.: 1 m. 31 s. 2/5; d. t.: 18 s.

Match franco-belge (poursuite). — Pelissier-Tribouillard (français) rattrapent Platteau-Vanlerberghe (Belges) sur 4 kilomètres de poursuite accomplis en 5 m. 41 s. L'équipe belge prend l'avantage au début; Tribouillard, en légère difficulté, ne tarde pas à se ressaisir; Vanlerberghe lâche Platteau mais ne peut empêcher Pelissier de le rejoindre.

Match franco-belge (vitesse, 1.000 m.). — 1. Vanderve, 2. Juseret, 3. Vanlerberghe, 4. Deschamps. T.: 1 m. 45 s.; d. t.: 18 s. 4/5.

Vanderve prend la tête au dernier tour et n'est pas monté.

Match de motocyclettes (en deux manches de 4 kil.). Première manche: 1. Lucien; 2. Barreau, à 270 mètres. Barreau prend la tête dès le début, mais Lucien vient, passe et augmente son avance; sur la fin, Barreau regagne du terrain mais ralentit ensuite; il est dès lors bientôt doublé. T.: 3 m. 21 s. 3/5.

Deuxième manche: 1. Barreau; 2. Lucien, à 200 m. Barreau prend le commandement et, cette fois, sait le conserver; Lucien, malgré tous ses efforts, perd progressivement du terrain. T.: 2 m. 52 s. 4/5.

Classement général: 1. Barreau (vainqueur par le meilleur temps réalisé).

Prix de l'Yser (une heure avec entraîneurs à tandems). 1. Sérès, 45 kil. 50 mètres; 2. Deruyter, à dix tours; 3. Godivier, à dix-neuf tours (Thys, abandonné).

L'allure est vive dès les premiers tours. Thys ayant le commandement, rien de saillant jusqu'au dixième kilomètre atteint en 12 m. 48 s. 2/5; après un quart d'heure de course, les tentatives de lâchage se multiplient: Godivier passe en tête, mais ne décolle personne des 20 kil. à 26 m. 17 s. 4/5; Sérès se sauve, est rejoint, mais conserve sa place de leader. Une minute après la demie (25 kil. 870 m.), les trois suiveurs de Sérès (Deruyter, Godivier et Thys) font une chute: Godivier se relève le premier et suit Sérès avec deux tours de retard, mais, victime d'un accident de machine, il perd de ce fait un grand nombre de tours et est alors relégué au troisième plan par Deruyter, qui lui-même est à dix tours de Sérès: quant à Thys, il a abandonné. Dès lors,

Sérès a couru gagné; après les 30 kil. en 39 m. 30 s.; il atteint, en 53 m. 10 s. 4/5 le quatrième kilomètre et termine sans être nullement inquiété.

Casement général de la journée. — 1. France, 12 points; 2. Belgique, 17 points. (Dans le match de vitesse et le prix de l'Yser, le premier comptait 1 point, le second 2, puis 3, 4; dans le match-poursuite, équipe première 2 points, l'autre 4 p.; 1 p. et 2 p. pour le match de motos.)

## FOOTBALL ASSOCIATION

La Coupe des Alliés (U.S.F.S.A.). — Equipes premières: C.A.S. Générale bat Amiens Athletic Club par 3 buts à zéro.

La Coupe de la Renommée (L.F.A.). — Equipes premières: J.A. de Saint-Ouen et Red Star A.C. (match remis).



WILLIAM MARSHALL WHEELDON

Mrs Wheeldon, comme nous l'avons dit, a été accusée de tentative d'empoisonnement sur la personne de MM. Lloyd George et Henderson. Son fils, William Marshall Wheeldon, inconnu, avait disparu. Il a été arrêté à Southampton.

## DES RÉFORMÉS N° 1 DONNENT LEUR OBOLE POUR LES RÉFORMÉS N° 2



Malgré le froid très vif qui a sévi hier, les braves petites vendeuses secouaient, dès le matin, devant les passants emmitouffés, leurs tirelires encore mal garnies. Grâce à leur zèle souriant, les mains gourdes sortaient des poches et tendaient quelque menue monnaie. Le total a donc été des plus satisfaisants. Nous avons fixé une scène qui s'est renouvelée fréquemment et qui fut la dominante de la journée: des amputés de la guerre, des réformés n° 1, s'empressant autour des vendeuses afin de donner leur obole pour les malades de la guerre, les « blessés ».

## PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

Belle matinée, hier, dimanche... copieuse aussi: six actes et sept entr'actes! Alfred de Musset occupait seul l'affiche, avec le *Chandelier* et *Il ne faut jurer de rien*. Salle comble, comme à toutes les représentations diurnes.

J'ai revu les premiers tableaux de *Chandelier*. Je n'ai point caché que je n'aimais guère la plupart des innovations de M. Emile Fabre dans les mises en scène du répertoire. Une grosse faute marque le début du *Chandelier*. Dans le texte de Musset, au lever du rideau, Jacqueline est couchée; Maître André, au dehors, appelle, frappe à la porte, etc... C'est ainsi que la pièce commençait autrefois. Maintenant, quand le rideau se lève, nous voyons Jacqueline debout au milieu de la chambre; elle va pousser le verrou et se recoucher!! Cela donne à la première scène un sens tout différent de celui que souhaitait Musset. Or, le metteur en scène a pour premier, que dis-je, pour seul devoir, de servir fidèlement, passivement, la pensée du créateur, de l'auteur dramatique.

Mlle Cécile Sorel joue cette scène avec beaucoup d'élégance et de souplesse. On pourrait lui reprocher d'abuser de la voix de tête, si cela n'était précisément la plus sûre manifestation du manque de sincérité. Le réel mérite de Mlle Sorel c'est de rester charmante, séduisante au possible en cette situation délicate, sans nous faire descendre au niveau de ces scènes d'alcôve si communes dans nos vaudevilles contemporains. Au deuxième tableau, Mlle Sorel laisse percer, avec beaucoup de mesure et de tact, le secret penchant qui, dès la première rencontre, l'attire vers Fortunio.

On ne peut lui demander de jouer le troisième acte comme il est écrit: deux tempéraments, deux voix de femme, malgré le talent des interprètes, ne sauraient conserver sa vigueur, son éclat, son ardente chaleur à un duo où une voix et un tempérament d'homme sont indispensables.

Ceci constaté, je reviens sur la *Critique de l'Ecole des femmes*, dont je ne vous ai dit que peu de mots. Dans les six personnages de sa pièce, Molière nous en montre trois contre et trois pour l'Ecole des Femmes; ces derniers sont Dorante, Uranie et la malicieuse Elvire qui, par raillerie, feint de prendre le parti de Climène, du marquis et de Lysidas, ennemis déclarés ou sournois de l'Ecole! Tous les arguments de Molière sont excellents et portent avec autant de force que de justesse. Pourtant, je ne puis admettre ce qu'il fait déclarer à Dorante, à propos de la tragédie, plus aisée à composer que la comédie! "Lorsque vous peignez les héros, dit le porte-parole de Molière, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir où l'on ne cherche point de ressemblance... il est plus aisé de se guider sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Dieux et dire des injures aux Dieux que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes et de rendre agréablement les défauts de tout le monde." Sur ce point, Molière est profondément injuste. La tragédie est un art aussi difficile que la comédie; il y a autant de vérité, de passion sincère dans les chefs-d'œuvre tragiques que dans les pièces comiques. La souffrance d'Oreste est aussi poignante, aussi humaine que celle d'Alceste! Pourquoi créer des différences?

Emile MAS.

## La Journée des tuberculeux

En dépit de la température exceptionnellement rigoureuse, la Journée des tuberculeux a déterminé la foule à se montrer une fois de plus généreuse et à prouver ses sentiments d'ardente solidarité.

Dès les premières heures de la matinée, bravant le bruyard glacial, les quêteuses parcouraient les rues, offrant aux passants les insignes dont nous avons donné hier la reproduction.

Leurs instances dévouées furent bien accueillies et chaque Parisien se fit un devoir de mettre la main à la poche pour en tirer les piécettes blanches nécessaires à une œuvre qui intéresse la santé publique.

A l'occasion de cette « Journée », le comité central des anciens militaires tuberculeux, que préside M. Léon Bourgeois, s'est adressé aux grandes industries pour leur demander leur concours.

Pour répondre à cet appel, les industriels de la métallurgie, de la construction mécanique et des mines, groupés à l'Union des industries métallurgiques et minières et au Comité des forces de France, ont ouvert une souscription dont ils viennent de remettre à M. Léon Bourgeois la première liste qui représente déjà un total de deux millions et demi.

SITUATIONS Brochure envoyée franco.

## LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine. Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 1250 grammes. 1 fr. 55 le 1/2 kilo chez tous les M<sup>rs</sup> de Conestables. Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ». Expéditions Province franco postal domicile contre mandat: 2 kg.: 7 fr. 05; 4 kg.: 13 fr. 45. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## PROPRIÉTAIRE!

Le commandant Pierre est ravi. Il attendit un demi-siècle, une guerre formidable, une fournaise, pour atteindre sa chance, mais, enfin, il l'a, il la tient, il l'a, il la goûte. Il est heureux.

Le carnage ne l'enthousiasme guère, et la gloire le laisse froid. C'est un brave homme, homme brave s'il faut, mais débonnaire. Toutefois, le métier militaire, seul, fit vivre son rêve, son vieux rêve de propriétaire. Civil, ses gains n'autorisaient que des projets.

— Hein, poupoule, quand on sera riche ?...

Maisonnnette, cabane à lapins, bout de jardin et case à poules, on voyait ça. Une mare. Une boule dessus. Des plates-bandes à bordures de buis, des chaises de rotin.

— Un parasol ?

— Un parasol, oui, poupoule.

— Ah ! quand on sera riche, ma chère !

— Ah ! quand on sera riche, mon vieux !

Il ne manquait rien. Il ne manque rien... que la richesse. On l'attendait. La guerre vint.

La guerre ! Frontière, désolation, mort, massacres ! Hé ! hé ! Oh ! oh !

Eh bien, non. D'abord : dépôt, manœuvres, casernes, café du Globe. Ça ira. Bonne paye, bonne table et le reste. Pourvu que ça dure !

Paf ! le front ! Aïe, aïe, poupoule !

— Au revoir, ma vieille...

— Au revoir, Pierre !

Le voilà parti, le voilà rendu. Pas fier, du moins pas plus qu'il faut. On se tient. Il faut bien.

Secteur, lieu... secteur calme. On s'arrange. On en est à l'aménagement. Terrasse, pelletage, corvées, boyaux. C'est besogne d'entrepreneur. Allons-y ! On y va.

— Tant d'hommes pour la tranchée de soutien.

— Tant encore, pour construire les cai-uhas.

Calme toujours. Hé, mais, ça va ! Voyons un peu ? Et, par ma foi, on améliore. Les ouvriers foisonnent, ici.

— Tiens, tiens !

— Maçons ?

— Y en a.

— Couvresse ?

— Y en a.

— Menuisiers ?

— Oui, mon commandant !

Ah ! la bonne chose, que la guerre !

— Construisez-moi un mur solide, là.

— Qu'on m'agrandisse ce poste-ci.

Le matériau est à bon compte. La main-d'œuvre aussi. Et la petite maison du bonheur, la

petite maison des rêves se dessine, en pleines lignes, à portée des Boches. Elle est souterraine : couleur locale. Mais elle s'installe. C'est une merveille. Rien n'est trop beau pour qu'elle soit belle. On sort d'un village ruiné tout ce qui est d'usage possible : évier, faïences pour la cuisine, une crédence pour la salle à manger, et des ardoises pour le toit. Ça va, ça va. Ça se monte. Ce sont des travaux, mais quoi, on n'a rien sans peine en ce monde.

Des carreaux ? Bon ! Pour les fenêtres ? On pose des fenêtres. Et des volets, bien entendu. Un store, et puis des rideaux. Devant la porte, on met de l'herbe.

— Ah ! si poupoule voyait cela !

Elle prend tournure, la maisonnnette. Elle s'achève. C'est un bijou. Elle est plus belle que celle des rêves, et pourvue de tout. Elle contient jusqu'au téléphone.

Le brave commandant Pierre jubile. Tout le monde admire son invention. Le colonel le félicite. Un parlementaire en visite s'ébahit.

— C'est magnifique ! Ça fait honneur à nos héros !

Et nul ne pourra, à l'arrière, croire la guerre inconfortable : on photographie la cai-uha, on l'envoie aux journaux qui la montrent aux foules. Que c'est donc chic, que c'est donc beau !

Pourvu que le voisin boche, énergumène, se tienne coi. Ce soir, pour la première fois, on couche dans des draps, en un lit creux comme un tombeau. Auparavant, il y avait pendaion de la crémaillère. Pourquoi donc pas ? Deux capitaines sont invités, le médecin et trois autres encore. On inaugure. On boira. On mangera. L'ordonnance est à son fourneau. Et l'électricité s'allume. On est chez soi. L'heure est tranquille, la garde veille à chaque créneau. C'est la guerre, mais c'est paisible.

— Messieurs, que la fête commence !

On est joyeux, on est dispos.

— Un peu de porto ?

— Du porto, peste !

— Du porto. Pour une fois...

On trinque. Et patapouf, et patatras !

Une aimable marmite s'amène — une toute petite, un ros charmant, fusée à retard, grenailles, les derniers perfectionnements, — qui entre sous terre, fouille, farfouille, ronchonne, puis éclate. Tempête.

Dans les plâtras, le commandant Pierre, les capitaines, le toubib, les autres. On les ramasse, on les relève, on les ausculte.

— Pas trop de mal ?

— Non, pas trop.

Seule, la pauvre gaitoune est en miettes. Les Boches sont de sales mufles, tout de même !

— Vandales, sauvages, vermine, bourreaux !

Emmanuel BOURCIER.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 5 FÉVRIER 1917

33

E.-M LAUMANN et JEAN BOUVIER

## L'OTAGE

Grand roman d'aventures et de guerre

DEUXIÈME PARTIE

## LES VOIES TRAGIQUES

IV

Le Royal Kent fusiliers

Une détonation sourde retentit tout à coup, roulant dans l'écho comme un tonnerre.

Un obus passa en sifflant, renversant une cheminée.

D'autres détonations plus fortes, plus nettes, vinrent immédiatement après déchirer l'air.

La fusillade tout aussitôt se mit à crépiter à l'orée du village.

Des officiers anglais passèrent en courant à la tête de compagnies de soldats.

Des coups de sifflet stridents, des appels de clairon, des cris retentirent.

— Forward ! Forward ! The German's ! Une violente bordée d'obus et de mitraille passa en rafale.

— Couchez-vous à terre ! cria le sergent Evans aux deux enfants.

Il ajouta, après avoir pris le vent et regardé à droite et à gauche :

— All right ! A présent je crois que je dois atten-

dre, avant de vous conduire à l'arrière, que ces Allemands du diable aient fini de bombarder notre chemin.

V

Où M. Saturnin tombe pour la dernière fois

Le sergent Evans avait raison. A présent les rafales d'obus et de mitraille s'abattaient sur le village sans interruption.

Les murs s'écroulaient, les briques, les ardoises et les moellons dégringolaient avec un bruit sinistre... L'odeur asphyxiante des explosifs infectait l'air.

Couchés derrière une murette, à côté du sergent Evans, Germaine et Joris regardaient avec des yeux agrandis par l'épouvante ce spectacle d'horreur.

— C'est une grande bataille, murmurait le petit Belge.

— Yes ! faisait Evans en armant son mauser. C'est un combat conséquent... Les Allemands attaquent nous en surprise.

Il ajouta, juste au moment où un obus de 105 éclatait à dix mètres.

— C'est égal : nous tiendrons ! Nous resterons dans notre position. Le Royal Kent fusiliers ne recule never jamais.

Et tranquillement, sans se presser, il déchargea les six coups de son fusil dans la direction de l'ennemi.

Car par dessus la muraille où il s'abritait avec les enfants on voyait nettement se dessiner l'attaque allemande.

D'abord en face, sur les pentes opposées, la ligne de leurs pièces défilées derrière les fossés ou dissimulées dans les bois, et crachant des éclairs...

Plus bas en dessous, les masses grises d'infanterie environnées de feux de salve et de mitrailleuses.

On apercevait aussi les lignes anglaises rendant coup pour coup.

Ayuntamiento de Madrid

## THÉÂTRES

Répétitions générales et premières. — Mardi, à la Gaîté, la

Châtelaine, de M. Alfred Capus, avec M. Lucien Guitry. Mercredi, à l'Odéon, On ne badine pas avec l'amour, de Musset, avec une partition nouvelle de M. Saint-Saëns ; à l'Opéra-Comique, dans la journée, première des représentations données par les artistes italiens : Madame Butterfly.

Jeu. au Théâtre Réjane, A l'abri de la loi, pièce adaptée de l'anglais. Vendredi, à l'Apollo, Vendémiaire. Au Théâtre Antoine, répétition générale de Monsieur Beccley.

Odéon. — Ce soir, Les Trois Sultanes pour les représentations de Mme Régina Badet, et la Bonne Mère.

Trianon-Lyrique. — Mercredi, reprise du Petit Duc, avec Mlle Reno Nelsen.

Opéra. — Jeudi, 7 h. 30, Thaïs.

Comédie-Française. — 8 h., Pour la Victoire, le Monde où l'on s'ennuie.

Opéra-Comique. — Mardi, 7 h. 30, Marouf.

Odéon. — 8 h., Les Trois Sultanes, la Bonne Mère.

Trianon-Lyrique. — 8 h., Les Saltimbanques.

Antoine. — 8 h. 30, le Crime de Sylvestre Bonnard.

Bouffes-Parisiens. — 8 h. 15, Jean de La Fontaine.

Gaîté. — Mardi, la Châtelaine.

Grand-Guignol. — 8 h. 40, les Yeux de Warmeloo.

Th. Edouard-VII. — 9 h., Son petit frère.

Gymnase. — 8 h. 30, la Veille d'armes.

Nouvel-Ambigu. — 8 h. 30, Mam'zelle Nitouche.

Th. Michel. — 8 h. 45, l'Accord parfait, Je te jette par la

fenêtre.

Palais-Royal. — 8 h. 30, Madame et son filleul.

Cluny. — 8 h. 15, Une nuit de noces.

Porte-Saint-Martin. — 7 h. 30, Cyrano de Bergerac.

Apollo. — Relâche. Vendredi, Mam'zelle Vendémiaire.

Athènes. — 8 h. 30, Chichi.

Capucines (tél. Gut. 50-40). — 8 h. 30, Crème-de-Menthe...

Alla ! revue : la Clef : Aux chandelles.

Réjane. — Jeudi, A l'abri de la loi.

Renaissance. — 8 h., la Guerre et l'Amour.

Sarah-Bernhardt. — 8 h., l'Aiglon (sauf lundi, mercredi et vendredi).

Scala. — 8 h., la Dame de chez Maxim.

Variétés. — 8 h. 15, Moune (Max Dearly, Jane Renouardt).

## MUSIC-HALLS

Olympia (Central 44-63). — 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Bo-Ta-Clan. — 8 h. 30, l'Anticafardiste, revue.

## CINEMAS

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui, demain et mercredi, Judex (la Meute fantastique). Places : 0 fr. 30 à 1 fr. A 8 h. 15, même programme (prix ordinaires).

## COURS ET CONFÉRENCES

A l'Université des « Annales ». — Le général Mallette donna hier, à l'Université des « Annales », une conférence qui eut profondément l'auditoire. Le sujet s'y prêtait : « Sonneries et Marches de victoire ». Madeleine Koch, les tambours et clairons de la Garde républicaine et Dominique Bonnaud contribuèrent à l'éclat de cette séance. Le Journal de l'Université publiera cette magnifique leçon.

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui lundi 5 février, à 2 h. 1/2 : Notre Orient vu par les peintres, conférence par M. Frantz Funck-Brenano.

## Une catastrophe de chemin de fer en Allemagne

AMSTERDAM, 4 février. — Une grave catastrophe de chemin de fer vient de se produire près de Herzogenrath, sur la ligne d'Aix-la-Chapelle à Düsseldorf. Un train militaire a tamponné un train de voyageurs. Il y a eu 100 victimes.

Tout le village crépitait. Les Anglais tiraient par les fenêtres des maisons, du haut des toits. Chaque mur, chaque obstacle, chaque pli de terrain dissimulait une compagnie ou une section de tommies, chargeant, épaulant, visant, tirant.

Combien de temps dura cette résistance acharnée ?... Trois fois les colonnes allemandes lancées à l'assaut durent refluer en désordre sous la protection de leurs pièces. Mais fauchées, désorganisées, hachées, elles se reformaient et revenaient au milieu d'un déluge toujours plus violent de mitraille... On eût dit le flux et le reflux d'une grande vague de tempête.

— Allo ! s'écriait Evans. Vous verrez qu'ils finiront par se fatiguer et par déguerpir.

Le brave tommie se trompait... d'autant que les Boches, en forces considérables, commencèrent alors l'attaque à la fois de front et de flanc.

Un de leurs régiments se portant sur la gauche envahit les abords immédiats du village, à l'ouest, et en prit les maisons d'assaut.

Au même moment, une de leurs brigades se lança de plein fouet contre les tranchées et contre les abatis d'arbres qui barraient la rue principale.

Pris comme dans une tenaille, les Anglais durent alors plier, sous peine d'être anéantis...

Ils reculèrent lentement, sans hâte, en se couvrant de leurs feux...

Les sections venaient se joindre aux sections, au fur et à mesure de la retraite, et dès que la ligne de retraite parvenait à leur hauteur. Les hommes tombaient, fauchés par les obus boches. N'importe ! Les Royal Kent serraient les rangs. Leur masse reculait lentement et pliait, mais ne se rompait pas.

— Allons ! fit le sergent Evans d'un air navré. Nous ne sommes pas les plus forts aujourd'hui. Il faut partir...

Il allait prendre les deux enfants par la main et



LA 17<sup>e</sup> MATINÉE NATIONALE

M<sup>r</sup> Henri-Robert prononce l'allocution et le bâtonnier Theodor est l'objet d'une chaleureuse ovation

La dix-septième matinée nationale qui tenait, comme les précédentes, ses assises dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne a donné à l'éminent bâtonnier de l'Ordre des avocats de Paris, M<sup>r</sup> Henri-Robert, l'occasion de célébrer l'héroïsme militaire et le courage civique au cours d'une éloquente et chaleureuse allocution.

Pour l'héroïsme militaire, le brillant orateur n'avait que l'embarras du choix, et il cita en premier lieu les défenseurs du fort de Vaux : le commandant Raynal, le commandant Delattre, le capitaine Tabourot, l'aspirant Buffet, le brancardier Vanier et, à côté d'eux, les héros anonymes qui ont accompli dans le rang d'incomparables exploits.

Pour le courage civique, après avoir rendu hommage au procureur d'Arras, M. Proteau; au président d'Arras, tué par un éclat d'obus; au bâtonnier de Lille, M<sup>r</sup> Guichard; au bâtonnier de Nancy, M<sup>r</sup> Mengin; à M. Adolphe Max, enfin, avocat et bourgmestre de Bruxelles, M<sup>r</sup> Henri-Robert a salué le grand bâtonnier de Bruxelles, M<sup>r</sup> Léon Theodor, qui assistait à cette matinée, et qui, aussitôt désigné et reconnu, fut l'objet d'une chaleureuse ovation.

L'orateur donna lecture des lettres émouvantes que M<sup>r</sup> Léon Theodor adressa à von Bissing pour défendre les droits du barreau et la liberté de ses confrères. Nos lecteurs se souviennent que le bâtonnier de Bruxelles, déporté en Allemagne, fut libéré après une longue captivité grâce à la pressante intervention du roi d'Espagne sollicité par le Barreau de Paris.

M<sup>r</sup> Henri-Robert conclut en affirmant sa confiance dans la victoire de nos armes et sa péroration termina une nouvelle ovation.

## SYMPATHIES FRANCO-ESPAGNOLES

La Ligue navale offrait, hier matin, un déjeuner en l'honneur de M. Horacio Echevarieta, le grand armateur de Bilbao, député aux Cortès.

M. Nail, sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande, représentait le gouvernement. Quinze députés, de nombreux armateurs et industriels assistaient à cette réunion, qui s'est close par des toasts chaleureux à l'Espagne, portés par le président de l'Union, M. de Menzie, et par le ministre, M. Nail, auxquels M. Echevarieta a répondu par une vibrante allocution.

les entraîner derrière les masses anglaises quand une balle le coucha sur le sol.

— *I'm wounded!!* Je suis blessé... murmura-t-il. Sauvez-vous vite!

Le sang coulait sur sa figure. On voyait à son front un trou noir béant...

Germaine et Joris s'agenouillèrent à côté de lui.

— Nous ne partirons pas... sanglotait Germaine. Nous ne vous abandonnerons pas ainsi sans secours!

— Oh! si. *Leave me here!* Laissez-moi là. Les Allemands arrivent.

— N'importe!... Nous resterons près de vous. D'ailleurs pour songer à se sauver il était déjà trop tard.

Les Anglais n'étaient plus dans le village, où les Allemands pénétraient de toutes parts, fouillant les rues, les maisons, les coins d'ombre.

— Le sort est jeté!... fit le sergent Evans en fermant les yeux.

— Dieu nous protège! murmura Germaine.

Elle n'avait pas prononcé ces paroles qu'un vieux paysan qui, depuis quelques minutes, embusqué lui aussi derrière un pan de mur, semblait attendre la fin de la bataille, accourait vers elle, les bras ouverts...

— Mademoiselle Germaine!... criait-il. Mademoiselle! Je vous retrouve enfin!

La fillette se dressa, en proie à une émotion indicible...

Cette voix, il lui semblait l'avoir naguère entendue. Cet homme, elle se rappelait l'avoir vu autrefois à Paris.

Il s'approchait, la saisissait et la serrait contre son cœur.

Et il répétait:

— Germaine!... Ma petite Germaine! Ne me reconnaissez-vous pas?

— Je ne sais pas, balbutiait la fillette. Je crois pourtant bien connaître votre figure.

## FAITS DIVERS

## PARIS

**Incendie à Aubervilliers.** — La nuit dernière, vers une heure, un violent incendie s'est déclaré dans les écuries de la Compagnie nouvelle de transports, rue de la Gare, 34, à Aubervilliers, où se trouvaient quatorze chevaux. Dans les dépendances couchaient un palefrenier, M. Méléa, et un jeune homme de dix-huit ans, M. René Béguin. Les quatorze chevaux ont été carbonisés, ainsi que le jeune Béguin, dont le corps a été retrouvé sous les décombres. Quant au palefrenier, il a subi un commencement d'asphyxie et a dû être transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Les dégâts sont évalués à 50.000 francs.

L'enquête a établi que le feu a été communiqué aux écuries par une étincelle échappée d'une forge du voisinage.

## DÉPARTEMENTS

**Deux enfants broyés par un tramway.** — PÉRIGUEUX. — En voulant sauter sur le marchepied d'un tramway en marche, cours Fénélon, le jeune Jean Darin, onze ans, fut écrasé et son corps horriblement déformé. Son camarade, un enfant belge, Wallaert, douze ans, eut le bras gauche broyé et est dans un état grave.

## Les orphelins de la préfecture de la Seine

M. Albert Métin, sous-secrétaire d'Etat aux Finances, présidait, hier après-midi, au Trocadéro, la fête de l'arbre de Noël offerte à ses pupilles par l'Œuvre des orphelins de la préfecture de la Seine. Il était assisté par les représentants du ministre de l'Intérieur, du ministre de l'Instruction publique et du ministre de la Guerre; le général Dubail, gouverneur militaire de Paris; MM. Delanney, préfet de la Seine; Lavignon, président de l'œuvre, lauréat de l'Institut, etc.

Dans une allocution très applaudie, M. Albert Métin a mis en relief les services rendus par l'Œuvre des orphelins de la préfecture de la Seine, qui verse actuellement 11.000 francs par mois à plus de huit cents pupilles.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

## Mesdames!

Si vous souffrez d'affections abdominales ou d'obésité, portez la nouvelle CEINTURE-MAILLOT du D<sup>r</sup> CLARANS. Procure un soulagement immédiat et une aisance parfaite. Etablissements A. CLAVERIE, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours, de 9 h. à 6 h. par Dames Spécialistes.

**VÊTEMENTS CAOUTCHOUC**  
formes élégantes pour  
HOMMES DAMES ENFANTS  
**CENTRAL WATERPROOF**  
QUALITÉS EXTRA  
16, Rue Taillout, PARIS

## CHANDAIL TOUT LAINE 10 fr.

ELIMS PIERRE, fabricant, vendant au détail,  
10, faubourg Montmartre (dans la cour)  
162, avenue Malakoff (porte Maillot) Paris  
Imperméables, tous lainages à moitié prix.

**Si vous êtes faibles, anémiques, « nerveux » abattus, « Wincarnis » vous donnera une nouvelle santé et une nouvelle vie.**

Si vous êtes Faibles, « Wincarnis » vous offre une nouvelle force. Si vous êtes Anémiques, « Wincarnis » vous offre un nouveau sang riche et bien rouge. Si vous êtes « Nerveux » « Wincarnis » vous offre une nouvelle vigueur nerveuse. Si vous êtes « Abattus » « Wincarnis » vous offre une nouvelle vitalité. Si vous êtes un malade « Wincarnis » vous offre une nouvelle vie. Parce que « Wincarnis » (le vin de la vie) possède un quadruple pouvoir. C'est un Tonique, un Fortifiant, un Créateur de sang et une nourriture des nerfs — le tout combiné dans une riche et délicieuse boisson créatrice de vie. C'est pourquoi plus de 10.000 docteurs recommandent le « Wincarnis ». Pendant plus de 30 années « Wincarnis » a donné une nouvelle santé et une nouvelle vie à des millions de souffrants.

En ce moment de nombreuses personnes retrouvent journellement la santé et le bonheur en employant le « Wincarnis ». Et des milliers de nos braves blessés retrouvent de nouvelles forces et une nouvelle vie en prenant le « Wincarnis ».

L'incomparable popularité du « Wincarnis » vient de ce fait qu'il produit bien tous les effets annoncés. Il crée réellement une nouvelle force, il crée réellement un nouveau sang, il crée réellement une nouvelle vigueur nerveuse, il crée réellement une nouvelle vitalité et donne une nouvelle vie.

« Wincarnis » n'est pas un luxe, mais une véritable nécessité pour tous ceux qui sont Faibles, Anémiques, « Nerveux », « Abattus », pour tous ceux qui sont affaiblis par la vieillesse, qui sont martyrs par les mauvaises digestions, qui sont malades, et à tous ceux qui sont déprimés et moroses.

Ne souffrez pas inutilement, profitez de la nouvelle santé offerte par « Wincarnis ».

Tous les pharmaciens vendent « Wincarnis ».

Essayez une seule bouteille.

**LA BANDE MOLLETTIERE**  
**THE PRATIC**  
trois courbes - à spirale rectifiée  
ne comprime pas  
ne s'effrange pas  
ne glisse pas  
Toutes nuances. Grands Magasins  
Paris, Province, Colonies, Etranger  
Manufacture et Bureaux: 264-266, rue de Bourgogne  
ORLÉANS (Tél. 4-33)

— Voyons... Saturnin... le vieux caissier de la maison Bernandois, le vieux serviteur, le vieil ami de votre maman Madeleine?...

— Ah! fit Germaine, transportée de joie... Ah! M. Saturnin! L'ami de grand-père et de maman! Quel bonheur!

Elle ajouta, en rendant au brave homme les baisers qu'il lui prodiguait:

— Vous venez me chercher, bien sûr?

— Oui! De la part de votre maman.

— Et vous allez me reconduire à Paris tout de suite?

— Oui, ma chère petite.

— Avec mon petit camarade Joris... le petit garçon qui est là... et qui m'a sauvée des Boches...

— Avec tous ceux que tu voudras...

— Alors, partons! Partons vite! J'ai hâte de fuir cette bataille... de quitter ce pays mortel...

Elle avait pris la main du caissier et s'appuyait à le suivre, en entraînant Joris, quand une voix sévère, coupante, impérieuse, cria derrière eux:

— Arrêtez!

M. Saturnin se retourna et lâcha un cri:

— Malédiction!

Il se trouvait en face de Weimer.

De Weimer, en uniforme de major allemand, à la tête d'une centaine de soldats saxons.

Hautain, farouche, l'espion toisait l'ancien caissier de la maison Bernandois.

— Ah! monsieur le dénonciateur... Je vous tiens, cette fois... Et je vous prends, si je ne m'abuse, au moment opportun... au moment où vous vous disposiez à enlever ma fille... Mais nous ne sommes plus ici dans les lignes françaises. Vous n'êtes plus le maître... Le maître, ici, c'est moi!

Comme Saturnin, atterré, ne trouvait pas de réponse:

— Vous avez en vain essayé de me suivre en

vous cachant sous des vêtements de paysan. C'est en vain que vous avez réussi à pénétrer avec mes braves troupes dans ce village. Vous êtes pris... pris au seuil du triomphe... Il ne me reste plus qu'à vous rendre offense pour offense, dent pour dent. Vous vouliez me faire fusiller, naguère. Aujourd'hui, c'est vous qui allez mourir.

Les mots sortaient en sifflant de ses lèvres blêmes de rage. Germaine qui, elle aussi, avait reconnu son père, s'écria:

— Papa! Je t'en supplie... Aie pitié! Ne fais pas tuer notre vieil employé... Grâce! Grâce pour lui!

— Elle joignait les mains, les larmes roulaient de ses yeux. L'espion ricana:

— Grâce! Tu vas voir comme je vais faire grâce...

Puis, s'adressant à un feldwebel:

— Heinrich! Heinrich Müller!

— A vos ordres, monsieur le major!

— Tu vois cette enfant? Je te la confie. Tu la conduiras de suite dans mon automobile jusqu'à la ville de Liège.

— Jusqu'à la ville de Liège! répéta le feldwebel comme un écho.

— Là, tu l'arrêteras boulevard de la Gare, au numéro 25.

— Au numéro 25, monsieur le major.

— Tu monteras au deuxième étage et tu remettras l'enfant, de ma part, à M<sup>lle</sup> Charlotte Weimer.

— Charlotte Weimer... répéta le sous-officier.

— Tu as compris?

— A vos ordres, monsieur le major!

— C'est bon! Tu peux disposer.

Le sous-officier s'avança immédiatement vers Germaine, qui poussa un cri de terreur.

Ce cri galvanisa d'une part M. Saturnin, d'autre part le petit Joris...

— Je vous défends de toucher à cette enfant! clamait le vieux caissier.

(A suivre.)



## Comme la marine, l'armée américaine est composée de volontaires



Les engagements dans l'armée sont contractés pour quatre ans. En septembre 1916 l'effectif de présence a été fixé à 130.680 hommes au minimum. De plus, chaque Etat entretient des milices : 1° Mitrailleurs à l'exercice; 2° Une auto blindée; 3° M. Newton D. Baker, secrétaire à la Guerre, s'entretenant avec le général Hugh L. Scott, chef d'état-major de l'armée; 4° Une batterie de mortiers de 12 pouces pour la défense des côtes; 5° Une pièce d'artillerie de campagne en action.